Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 12

Artikel: Louis Ruchonnet et l'"oncle Picard"
Autor: Ruchonnet, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-211998

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

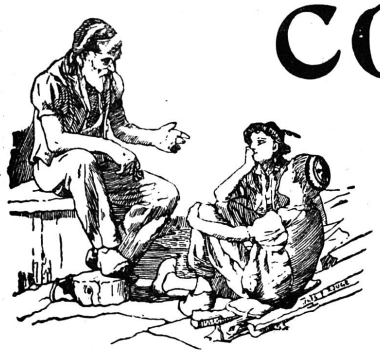
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

54me ANNÉE — N° 12. Samedi 18 mars 1916.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 *a.*

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
Société Anonyme Suisse de Publicité
Haasenstein et Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50; six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 18 mars 1916 : Louis Ruchonnet et l' « oncle Picard ». — Fêtu et sa fita (Marc à Louis). — Au même sillon. — A l'instar de ... (C. B.). — Contre les « rôdeurs » et gens de même acabit. — Au passage. — Jean de Brogny *(A suivre).*

LOUIS RUCHONNET ET L' « ONCLE PICARD »

L'autre jour, au Cercle démocratique de Lausanne, M. Eugène Ruffy a retracé la vie et l'œuvre de Louis Ruchonnet. Il n'a pas eu de peine à montrer combien grand était son cœur. Les exemples ne lui manquaient pas. En voici un entre mille, cité en 1893 par M. Emile Bonjour, dans la *Revue du Dimanche,* d'après un récit allemand de J. V. Widmann.

Il y a peu de temps encore, nous avions à Berne un pauvre petit homme, qui flânait continuellement dans les rues. Il s'approchait souvent, avec un air d'importance, de telle ou telle de ses connaissances, et faisait des allusions mystérieuses à un procès qui allait enfin être jugé. « L'oncle Picard » — tel était le nom donné par la jeunesse des écoles au vieux petit Juif — est mort il y a un an ; la ville de Berne a perdu là une figure bien curieuse. L'idée fixe de « l'oncle Picard » était que le canton de Berne lui devait une grosse somme d'argent pour une expropriation quelconque, dans laquelle les choses ne s'étaient pas passées correctement, et qu'on s'obstinait à ne pas lui payer. Ce petit homme, aux jambes courtes, au visage jaune et ridé, courait sans cesse la ville, réclamant justice à tout venant. Il se croyait si intéressant que, malgré sa colère contre les illégalités qu'il avait soi-disant subies, il était pourtant un petit homme heureux. Il se figura, avec le temps, que sa cause avait pris les proportions d'un événement historique. « On a de nouveau écrit de Paris à Berne », avait-il coutume de dire en souriant. Il entendait par là que M. Sadi Carnot avait demandé par voie diplomatique au président de la Confédération de rappeler le gouvernement bernois à son devoir envers le petit Israélite. Tous les grands événements avaient, pensait-il, quelque relation secrète avec son affaire. Lorsque les républiques de l'Amérique du Sud en venaient aux prises, qu'un attentat se passait en Bulgarie, que la famine désolait la Russie, ou que le choléra dépeuplait Hambourg, c'était là autant de signes que le procès de l' « oncle Picard » allait se terminer prochainement par une heureuse solution. Ces nouvelles mettaient le bizarre, mais innocent flâneur dans une singulière agitation. Comme ses petits yeux bruns brillaient dans son visage ridé ! Comme il se caressait la moustache grisonnante ! tout en démontrant, sur les places publiques ou sous les arcades, que dans tous les cas il arriverait bientôt au Conseil fédéral, naturellement des lettres des Cabinets étrangers au sujet de son procès. Dans les temps calmes, alors que rien ne se passait, l' « oncle Picard » avait ses moments de mélancolie. Il était agité par la colère et l'inquiétude que lui causaient de puissants ennemis, créés par son imagination. Dans ces cas-là, ou bien il marmottait rageusement, ou bien il penchait la tête de côté, et vous regardait en clignotant tristement des yeux, comme pour dire : « Combien ne dois-je pas souffrir, pauvre misérable que je suis, pour obtenir le peu de justice que je réclame ! »

L' « oncle Picard » était connu de tout le monde à Berne, et, grâce à ses continuelles flâneries, il connaissait aussi toutes les personnalités marquantes. Comme nous l'avons dit, il en voulait surtout aux grands hommes politiques. Aussi avait-il l'habitude de se promener de préférence près du palais fédéral et, lorsque son agitation était à son comble, de se mettre à l'affût pour tomber plus facilement sur ses victimes. Pendant une longue période, M. le conseiller fédéral Ruchonnet fut sa proie de prédilection. Je pus l'observer bien souvent, en 1890, alors que M. Ruchonnet était pour la seconde fois président de la Confédération. Je passais tous les matins à l'intersection de la Christoffel et de la Bundesgasse, où l' « oncle Picard, » posté devant le magasin d'antiquités, guettait M. Ruchonnet qui se rendait à ces mêmes heures au palais fédéral.

Non, je n'oublierai jamais avec quelle résignation le haut magistrat se laissait pincer chaque matin par le pauvre original, avec quelle patience angélique il écoutait son verbiage confus et peu varié ! Sur le visage de M. Ruchonnet on ne voyait que de la bienveillance et de la compassion. A toute autre personne qui l'aurait retenu si longtemps, alors qu'il se rendait à son travail, M. Ruchonnet aurait certainement expliqué, avec toute la politesse voulue, qu'il était pressé et qu'on l'attendait à son Département. Mais il avait pitié du petit Juif, qui levait les yeux vers lui, avec le regard confiant d'un chien, et il le laissait dans la douce illusion qu'il n'y avait rien de plus intéresant au monde que l' « oncle Picard » et son célèbre procès d'Etat. Il lui permettait donc chaque fois de dévider son peloton, et essayait seulement de transformer l'entretien en un dialogue marchant. Accompagné de l' « oncle Picard, » qui gesticulait avec vivacité, il se rapprochait peu à peu de la porte du palais fédéral, où la conversation pouvait être interrompue tout naturellement. Par la pluie et par le vent, une fois même par un fort tourbillon de neige, j'ai vu ces deux êtres si différents arrêtés au milieu de la rue, entre la maison Heller et le Bernerhof. M. Ruchonnet, long, mince, se penchait par habitude et aussi pour mieux comprendre ce que le petit homme avait à lui dire. Dans ces moments-là, l' « oncle Picard » avait l'air tout rond, comme une boule, et rayonnait de bonheur ; il était gonflé d'orgueil à l'idée de pouvoir parler de sa grande affaire avec le président de la Confédération et, pour ainsi dire, devant la nation entière, à la rue, où chaque passant pouvait le voir. M. Ruchonnet n'avait pas le cœur d'enlever ce dernier plaisir à l'innocent maniaque. Il savait qu'il lui procurait une journée de bonheur. Et l' « oncle Picard » s'en allait ensuite partout se vanter d'avoir eu, le matin même, une audience du président de la Confédération, et de lui avoir ouvert les yeux. M. Ruchonnet se laissait donc « ouvrir les yeux » deux ou trois fois par semaine, et avait pour ce pauvre homme du peuple une politesse aussi recherchée que celle dont il aurait fait preuve envers les plus grands de ce monde.

Plusieurs garderont dans leur souvenir l'image de M. Ruchonnet prononçant un discours à l'Assemblée fédérale, ou à la tribune d'une de nos grandes fêtes populaires ; pour moi, je ne l'oublierai jamais, tel que je l'ai vu, ce matin d'hiver, frissonnant sous un tourbillon de neige et ne cherchant pas même à interrompre le flux de paroles du pauvre petit fou israélite.

FÊTU ET SA FITA

Dein on galé velâdzo de noutron Dzorat — le sant tî, galé — bin ein lévè dau Tsalet-à-Goubet, viquessâi Fètu. N'avâi jamé z'on z'u èta lo premî à l'ècoula, m'â n'étâi pas lo fin derrâi. Po la jographie n'ètâi pas tant ferrâ et n'avâi jamé pu crère lo régent quand l'avâi de on coup que la terra ètâi rionda. L'avâi de adan à son pére : « Faut pardieu pas que noutron régent no prègne po dâi taborniau. » L'avâi to parâi pu appreindre on bocon lo livret doû, quand bin sè trompâve oncora quauque coup. Po l'ècretoura savâi bin sè signi et l'avâi dan pu se maryâ.

Mîmameint que s'ètai beta la corda âo cou à boun' hâora. Cein sè compreind : Fètu l'étâi bo et bin on bocon retso et l'avâi z'u vîto trovâ sa mermita. Lo revi ne di-te pas que tote lè mermite trâovant lau couvîcllio. Sa fenna l'ètâi dan la Méry à Pètroprin, que l'avâi prâi po son erdzeint. L'avâi tot parâi z'u on par de bouîbo, quand bin cougnessâi rein à la jographie.

Fétu s'ètâi bo et bin accordâ avouè la Méry, mâ la Méry l'avâi du portâ lè tsausse. L'ètai li que desâi à son Fètu : — Ora, l'è lo momeint de pliantâ lè truffîe. Tè faut mèna lo fèmé. Faut èboquóunâ. Faut allâ à la tsèrî. Faut eimprontâ lo bâo âo vesin. Faut allâ dinâ. Faut allâ petit-goutâ. Faut allâ droumî. » Et dinse tota la dzornâ, tota la né, tota l'annâïe.

On coup ein è arrevà d'onna terribllia à clli poûro Fètu. Peinsâ-vo vâi que sa Méry l'è morta et que l'a faliu l'einterrâ. Lo Fètu savâi pas que faillâi fére, la fenna n'ètai pe rein quie po lâi dere : « Fètu, va convocâ, va vè lo ministre, va vè lo marelhî ». L'a dan laissi fére, s'è catsi et on l'a pas revu...

Aprî l'einterrâ, clliau qu'ètant d'à pareint l'îrant revegnâ à l'ottô po medzî n'a mooce ma Fètu l'ètâî dza vito rezu âo pâilo derrâ et diabe lo pas qu'on lo revayâi. A la fin, vaitcé que dâi vesin vant ver li po lâi dere :

— Mâ, Fètu, tè faut veni bailli lo bondzo à tè pareint et bâire on verro d'einterrâ.

— Crâïo pas que lâi vu allâ, so repond Fètu, vâide-vo *su pe rein mé fé po clliau fîte.*

Marc a Louis.